

LA RESISTANCE DANS LE VAL-D'OISE

subi dans cette drôle de guerre, les femmes, les enfants, les vieux mitraillés sur les routes, les maisons, les hôpitaux, les écoles incendiées, etc. Et je les mettais devant leur devoir de Français : le « sabotage ». Et je leur montrais l'exemple quand au travail qui m'était commandé, c'est-à-dire la soudure d'anneaux de traction. Tel fut mon premier acte de sabotage — par une belle soudure apparente mais toute superficielle — ce qui me valut mon premier reproche d'un fonctionnaire allemand m'accusant de détérioration volontaire. Il me fallut donc me défendre et lui dire que ces anneaux n'ayant pas été chanfreinés, je ne savais pas à quoi ils étaient destinés (en fait ils sortirent les engins tombés dans les ravins). Puis, quelques temps plus tard, je devais braser des embouts sur une tubulure d'essence d'un char hitlérien. Avec quelques jeunes ouvriers, nous nous sommes posés la question : « Qu'est-ce qu'on peut leur faire comme vacherie ? Ce fut simple. Il suffisait de mettre un haricot dans la tubulure, ce qui fut fait. Et lorsque le char remonté fut en mesure d'être remis en marche, nous nous sommes bien marrés (sic). Il se mettait à tousser, puis s'arrêtait. Et les Allemands avaient beau le démonter, le remonter, c'était toujours la même chose : il éternuait et tombait en panne. Jusqu'au moment où, enfin, ils mirent la pression d'air sur le tuyau et en firent sortir le corps étranger. Mais, notre acte avait ridiculisé les nazis très en colère. Je fus donc appelé à la direction de la S.T.C.R.P. où le directeur me tint ce langage : « Je ne veux pas me faire fusiller pour vous car la Gestapo est dans la taule, en train d'enquêter sur les sabotages qui se produisent ». Ce à quoi je lui répondis : « M. l'Ingénieur, les femmes et les enfants qui ont été massacrés sur les routes ne le demandaient pas non plus ! Je fais mon devoir de Français, comme je l'ai fait dans cette guerre. Mais, attention, si vous dénoncez une patriote, votre compte est bon, vous m'entendez... »

Par la suite, je fus transféré, avec certains camarades, dans un atelier atelier occupé à la réparation des autobus, avant d'être nommé par la Résistance au poste de responsable de l'ensemble des Ateliers de Championnet.

L'activité de Ginfrey se développe encore en 1942, 1943 en cette qualité : nouveaux sabotages des véhicules ennemis destinés à partir pour le front russe, par introduction d'acide chlorhydrique pur dans les boîtes de vitesse, lors du montage en chaîne des moteurs ou, encore, vidage des bouteilles d'oxygène pendant l'heure de pose, ce qui provoquait l'arrêt des postes de soudure autogène, confection de grenades artisanales pour les F.T.P. et de « queues de cochon », sorte d'anneaux d'acier recourbés à deux pointes acérées qui, plantées dans le macadam des routes, crevaient les pneus des convois ennemis, surtout la nuit. Arrêté en septembre 1943, Ginfrey réussissait à s'évader avec son camarade Chapelet et, par ordre, rentra dans la clandestinité à Domont où il animait dorénavant un groupe de résistants fort actif jusqu'aux tragiques événements qui devaient marquer cette ville à l'époque de la libération.

Ce récit peut paraître un peu long et parfois étranger à notre département. Mais il constitue un exemple assez frappant et, en quelque sorte technique, de ce que furent la résistance ouvrière à l'occupant et l'opération « sabotage ». Celles-ci devaient, en fait, se poursuivre durant quatre années par les moyens éprouvés du syndicalisme — interdit pourtant à l'époque — ou de la lutte de classes : revendications, arrêts de tra-



Bombardements à l'Isle-Adam

vail, grèves, manifestations, distribution de tracts, prises de paroles dans les ateliers ou sur les marchés, etc., principalement dans le grand complexe industriel du secteur d'Argenteuil - Bezons - Houilles et les usines « La Lorraine », « JUMO », « S.N.C.A.S.O. », « Art et Bois », toutes réquisitionnées par les nazis ainsi que leur personnel. L'effort de guerre allemand s'en trouva considérablement ralenti, alors au surplus que ces usines furent bientôt soumises à des bombardements systématiques de l'aviation anglo-américaine et à de fréquentes alertes (1). Malheureusement maints de ces patriotes — souvent obscurs — finirent par payer de leur vie ou de la déportation leur courageuse résistance.

L'action pouvait encore prendre bien d'autres formes, d'une ingéniosité et d'une hardiesse presque rocamboliques. Il pouvait s'agir de récupérer sur l'ennemi des armes — ces armes qui faisaient si cruellement défaut à nos combattants. Ecoutez le récit d'un tel coup de main par Jean Hulín alias « Tanguy Poitou », qui était alors à « La Lorraine » et membre du Front National :

« Durant l'hiver 43-44 (en décembre ou janvier), notre groupe F.T.P. est chargé de récupérer des fusils allemands dans l'usine « JUMO », située boulevard Delambre à Argenteuil. Dans cette entreprise on répare et révisé des moteurs d'avions pour la Luftwaffe. La Direction, les cadres et la maîtrise sont allemands ; la sécurité et le gardiennage sont assurés par un détachement militaire allemand équipé de fusils Mauser. Le personnel comprend des Français « requis » parmi lesquels des résistants et l'un d'eux doit nous guider jusqu'au dépôt des armes.

Il fait nuit lorsque nous commençons à arriver, un par un, devant une petite porte de secours. Le camarade guide nous fait entrer dans une cour ; nous sommes une douzaine et il nous donne les premières instructions à voix basse : « Avancez en file indienne derrière moi, chacun ayant une main sur l'épaule du camarade situé devant, en silence et dans le noir absolu.

Passez les consignes, au fur et à mesure, au camarade situé derrière vous ».

Nous pénétrons dans un local. Arrêt de la file. « 18 marches à descendre » me chuchote le camarade dont je tiens l'épaule. Je transmets à celui qui suit. Nous reportons avec de fréquents arrêts et de nouvelles consignes. Enfin un arrêt assez prolongé. Malgré l'obscurité totale, il me semble que nous sommes dans une salle assez vaste. Puis des chuchotements semblent provenir d'un endroit sur notre droite. Je tends l'oreille... Soudain un jet de lumière nous arrive en pleine face. Je pense « nous sommes faits ! », cependant que la main du camarade suivant me broie l'épaule. Des hurlements germaniques

la trenade, à bout portant, d'un détachement allemand à la sortie d'Argenteuil, courant janvier 1942. Incendie à Pierrefitte d'un dépôt de meubles et pneus appartenant à la Wehrmacht, à la même époque. Attaque encore à la grenade, en plein jour, à la gare d'Argenteuil, d'une unité allemande par le détachement « Gabriel Péri » entre le 15 et le 30 avril 1943 : de nombreux morts et blessés, aucune perte chez les partisans.

Audacieuse opération menée, le 31 mai 1943, contre un dépôt de carburants de Saint-Ouen-l'Aumône, par le détachement Marceau, commandé par « Martial » (Louis Wallé) qui fait sauter les réservoirs et détruit douze millions de litres d'alcool :



BOMBARDEMENTS à Pontoise

gutturaux vont sans nul doute jaillir. Mais non : de derrière le jet éblouissant, au contraire, une voix basse s'adresse à nous en français : « ah » c'est vous. Bon, avancez ! » La torche s'éteint, d'autres lampes de poche s'allument, éclairant faiblement un groupe semblable au nôtre, au sein duquel je reconnais un responsable du M.L.N. Bref colloque entre celui-ci et notre guide. Puis les ordres à voix sourde : « Un fusil chacun. Vite ! Reformez la file ».

Quelques instants plus tard, nous sommes à nouveau dans l'obscurité totale. Le parcours inverse commence, avec les mêmes précautions. Sans incident, nous voici revenus dans la petite cour où nous attendent nos vélos. J'enveloppe mon Mauser avec de vieux chiffons et le fixe au cadre de ma bicyclette. La voix de notre guide dans l'ombre : « Vite les copains ! Le premier prêt peut partir ! » A mon tour je sors. Il fait très froid et la « planque » est assez loin, presque à l'autre bout de la ville. Si la patrouille allemande pouvait rester au chaud... Une heure plus tard, tous les fusils sont en lieu sûr. Mission terminée ».

Sous des formes multiples, en effet, se pouvaient par ailleurs, l'action des groupes francs des F.T.P.F. et de l'O.S. qui s'intègrent plus ou moins, à partir de 1942, dans l'organisation élargie dite du « Front National » dirigée par Pierre Villon. Coups de main contre les maires à l'effet de se procurer, principalement, des cartes d'alimentation ou des formules vierges de cartes d'identité dont les clandestins ont le plus grand besoin — tel le raid opéré, le 26 juin 1942, contre la mairie de Nogent-sur-Oise, par nos camarades de l'Oise, Le Berre, Rousseau, B. et Marcel Deneux. Attaque à

« pendant une journée, une immense fumée montera dans la banlieue nord ». Auparavant, un autre camarade appartenant au groupe Fabien et commandé par Gilbert Brustlein avait tenté par trois fois, en juillet 1941, la destruction d'un poste émetteur de la Luftwaffe sis à Goussainville, mais arrêts, provisoirement, ce catalogue.

Ces formes d'actions, actives ou passives, se développent également, dès le début de l'occupation, dans le monde des cheminots, tout au long des grands axes ferroviaires Paris-Dieppe et Paris-Creil traversant le département, dans les gares et les entrepôts, en particulier aux importants ateliers de réparations de machines d'Erment. Elles se trouvent facilitées par la mobilité du personnel, par la relative aisance des déplacements et la disposition d'ausweiss qui favorisent grandement les contacts, les transports de tracts ou les sabotages de nuit, ainsi que par le traditionnel esprit d'équipe. On en trouvera au fil de ces pages, plus d'un exemple, bien avant que ne s'intensifie la fameuse « bataille du rail » à partir du débarquement allié de 1944.

Parallèlement pourrait-on dire, s'organise — soit dans les usines ou les ateliers, soit à l'extérieur — la lutte « armée » proprement dite. Elle est d'abord le fait de quelques poignées d'hommes résolus groupés, dès le début 1941 au sein de l'Organisation Spéciale ou « O.S. », premier fer de lance du parti communiste clandestin, sous l'impulsion d'Ouzoulias, de Pierre Georges (alias « Fredo » devenu plus tard le colonel Fabien), Le Berre et Jacques d'Andrain. Il se trouve que d'un des

LES HEROS DE SANNOIS



Félix POZZI
42 ans, fusillé le 10 avril 1942
au Mont Valérien



Roger POZZI
son fils, arrêté par la police de Vichy, fusillé
au Mont Valérien